

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'humour de François Barcelo

François Barcelo, *Route barrée en Montérégie*, Montréal, Libre Expression, 2003, 172 p.

Marilou Potvin

Number 113, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, M. (2004). Review of [L'humour de François Barcelo / François Barcelo, *Route barrée en Montérégie*, Montréal, Libre Expression, 2003, 172 p.] *Lettres québécoises*, (113), 30–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'humour de François Barcelo

La vie, l'amour, voilà l'histoire de Benjamin, une fable universelle, qui saura réveiller des souvenirs et faire naître des sourires.

R O M A N

MARILOU POTVIN

AVEC *ROUTE BARRÉE EN MONTÉRÉGIE*, FRANÇOIS BARCELO offre à ses fidèles lecteurs le retour de Benjamin Tardif, qui était resté un peu trop longtemps en Californie, après avoir traîné au Texas et en Arizona. Barcelo, connu pour son humour un peu noir, critique gentiment l'Amérique et ses contrastes, l'anglophone comme la francophone, en prenant pour prétexte la rencontre de ses deux personnages texans avec l'hiver québécois.

L'arme principale de Barcelo, c'est bien entendu l'humour. Un humour qui flirte souvent avec l'ironie et la dérision, qui s'exprime d'abord par les personnages entourant Benjamin, soit Justin et Soutinelle, qui semblent tout droit sortis d'une bande dessinée. Le scénario est simple : ils reviennent tous trois du sud des États-Unis, où Benjamin a voyagé assez longtemps pour ramener avec lui la femme de sa vie. Benjamin Tardif est un homme bien, généreux, qui ne cherche finalement qu'à être heureux. Et ses comparses, des Américains, comble du cliché, ont des préoccupations beaucoup moins existentielles que Benjamin ; à vrai dire, ils nagent dans l'idiotie. Mais cette maladresse reste tout de même assez mignonne. On sourit à l'image du convoi loufoque, en route vers l'hiver, à bord d'un *Westfalia* rose, et à ce beau-frère encombrant qui ne peut concevoir qu'il y ait un endroit en Amérique où l'on ne parle pas anglais. Car la mission de Benjamin n'est pas chose simple : faire connaître et aimer son coin de pays à deux Texans qui n'ont apparemment jamais quitté le sud des États-Unis. Parce que Benjamin, revenu de partout et de nulle part, est de retour au pays pour y rester. Le Québec, l'hiver, la langue, tout ça lui a considérablement manqué. Après une rencontre fortuite mais non moins absurde avec un membre du crime organisé, Benjamin évitera la catastrophe et réalisera son rêve ultime : vivre dans la campagne québécoise avec la femme de sa vie, signe du salut éternel pour un homme arrivé à ses quarante ans d'existence, et ce, après une bien longue route, qui en a assez de se chercher, parce que, de toute manière, on ne sait jamais vraiment pourquoi on cherche.

Benjamin est un personnage assez crédible en soi, qui renvoie aux héros de la *beat generation*, version *baby boomer*. *Route barrée en Montérégie* est la dernière étape de son voyage existentiel, voyage qui est en fait un retour aux racines. Un Benjamin assez lucide donc, qui entre délicieusement en contradiction avec le petit monde qui l'entoure, à commencer par sa dulcinée, Soutinelle, une Texane aux allures de félin, dont la vivacité d'esprit — pour ne pas dire l'intelligence — est quelque peu contestable. Et pour bien comprendre la logique de la belle Soutinelle, Barcelo mise sur la répétition et la surcharge d'explications, du côté narratif comme dans les dialogues. L'effet est cependant pervers, le texte perdant un peu de sa valeur humoristique. La scène du *Rootbarry* de Justin (p. 168) reste tout de même l'invention la plus comique, et de loin. Les méthodes d'apprentissage du

français sont en ce sens ce qui fait le plus rire dans le roman de Barcelo. À Benjamin, Soutinelle lance :

Et je viens de penser au meilleur moyen d'apprendre rapidement. Je vais écouter les nouvelles en français d'abord, puis en anglais. Comme c'est les mêmes nouvelles, je vais comprendre ce qu'ils viennent de dire en français. Sinon, j'apprendrai rien si je comprends rien. (p. 45)



FRANÇOIS BARCELO

Quelle entreprise absurde, surtout pour quelqu'un qui ne parle pratiquement pas un mot de français ! Le plaisir d'en rire se transpose en plus sur le plan visuel, Barcelo ayant fait de sa plume un agréable véhicule de traduction et de prononciation. *C'est par là* (p. 170) devient *sayparlaw*, car Justin, malgré toute sa bonne volonté, n'aurait pu prononcer cette phrase avec un accent francophone. *Ah oui ? De quoi ?* (p. 32) se transforme deux pages plus loin *Haweedekwa*. Et que dire encore de cette route barrée ou, mieux, *Rootbarry* ! ... Doit-on voir ici l'auteur tournant son propre roman en dérision ?

Avec une illustration de Chapleau en couverture, on peut certes s'attendre à un ton assez humoristique, ombrageant à peine un tableau social, ma foi, gentiment loufoque. On tourne les pages avec un assez bon rythme, rythme qui est assuré par une panoplie de dialogues souvent incroyables, soutenant des situations inconcevables : Soutinelle partage son lit avec un autre homme sans s'en rendre compte ; l'homme en question, propriétaire de la maison, qu'on croyait mort, ne s'est pas aperçu non plus de la présence longiligne de Soutinelle... Barcelo amuse et redonne un peu à la littérature une capacité à divertir, pour l'unique plaisir de la chose.



L'humour de Barcelo, même s'il touche les relations encore épineuses entre les francophones et les anglophones, n'attaque pas du tout, bien au contraire. Le ton flatte plutôt qu'il ne blesse, et fait du choc culturel une transition presque surnaturelle, de l'ordre du merveilleux. Et l'hiver, qui au Québec n'est pas une saison mais un état, Benjamin le vit comme une réconciliation. *Route barrée en Montérégie* est en fin de compte une belle image de l'Homme et de ses tempêtes, dans un univers québécois certes caricatural mais diablement agréable à découvrir, ou à redécouvrir.

Ce texte est issu du cours « Actualité littéraire » donné à l'Université du Québec à Chicoutimi par M. Carlos Bergeron à l'automne 2003.